

Dans l'impossibilité de vivre

Livre

Le père brutal, la mère soumise, le frère mort à peine né : « Mal parti », de Monique Jouvancy, est le récit au scalpel d'un fils privé d'amour.

Nathalie Van Praagh
nathalie.vanpraagh@centrefrance.com

L'histoire s'ouvre sur le sommeil du fils, un jeudi matin, jour sans école dans les années cinquante. Dans l'impatience de son réveil, « devant la porte entrebâillée de sa chambre », la petite pose un regard admiratif sur ce grand frère.

Avec la mémé, qui le protège un peu, la petite est la seule dans cette famille de gens ordinaires à considérer autrement le « grand dadais », surnom dont l'affuble la mère. Le fils est sur la mauvaise pente, mal parti, « un bon à rien », assène le père mais qui l'espère quand même « fonctionnaire comme lui à la SNCF ».

Une vie bâclée

Les semaines se suivent et se ressemblent, se terminent invariablement le dimanche par les heures de colle du fils précédées par la furie du père – « ses coups, gifles qui lui dévissaient la tête ».

Assez vite, comme pour se libérer du ressort psychologique, Monique Jouvancy suggère la raison de cette disette : la mort, en bas âge, du fils cadet, figu-



MONIQUE JOUVANCY. Septième livre. ©HÉLOÏSE JOUANARD, LIBELLA, 2016.

re angélique, sacralisée. À l'aîné, le survivant, rien n'est pardonné. De cette enfance cabossée, le fils, malgré ses espoirs, ses tentatives, ne pourra pas se réparer. Une vie bâclée par le simple tort d'exister.

« Je ne suis pas un écrivain qui s'attable à heure fixe. Je suis quelqu'un qui écrit, qui a besoin d'être saisie par une émotion

forte, situe l'auteur de *Mal parti*, son septième livre. Ce personnage-là, je m'en suis emparée car il m'importait par son humilité. J'ai voulu lui donner une voix, lui qui a tellement peu de choses à raconter de lui-même. »

Les mots sont pesés, soupesés, pour produire le son qui précisera le sens. « Je lis à voix haute ce que

j'écris », confirme cette comédienne, et grande lectrice, qui a attendu vingt ans pour « dire le monde à (sa) façon, à (sa) langue. »

« Quand on écrit, on ne juge pas »

Une langue dense, foisonnante, furieusement musicale, qui jamais ne s'essouffle dans la longueur des phrases, varie les tempos, dialogue sans interrompre le récit, fait fi des noms et des prénoms, des lieux aussi. « Quand on écrit, on ne juge pas. Je préfère signaler, faire apparaître et laisser le lecteur coproduire le texte. »

Le passé garde son pouvoir de séduction sur la mémoire des choses. La deuxième moitié du siècle dernier, où se situe le roman, est si vive encore et déjà si lointaine. Avec le sens du détail de l'archiviste, l'auteur en ressuscite les objets, les figures du quotidien et les « petites mythologies ». « J'ai beaucoup aimé aller à leur recherche », admet-elle.

Monique Jouvancy photographie une époque mais se tient volontairement à distance pour préserver l'intemporalité du propos. Et pour marquer le flou, elle emploie un conditionnel proche. « Ce temps m'est venu au fur et à mesure. Même si les faits sont affirmés, je laisse une porte ouverte. » ■

« Pourquoi lui ne savait-il pas ? »

« [...] La mère suivait en tout le père, ne prenait jamais sa défense quand il grondait avec ses yeux noirs ses mains brutales, elle en rajoutait au contraire qu'est-ce qu'il a dans le corps l'animal. Il n'y avait que la mémé pour le consoler, lui glisser quelques piécettes en douce, allez ça va passer, arrête de le faire marronner aussi, mets-y du tien... La petite ne comprenait pas c'était si simple pour elle de contenter le père, pourquoi lui ne savait-il pas ? [...] »

Mal parti, de Monique Jouvancy, page 53.

➔ **Mal parti.** Monique Jouvancy, Buchet/Chastel ; 157 pages, 14 €.